À LA RECHERCHE DES ORIGINES D'UN NOUVEAU PLAFOND PEINT MÉDIÉVAL

DÉCOUVERT RUE DES SERRURIERS À STRASBOURG

Maxime WERLÉ

Résumé/*Zusammenfassung*

Un plafond peint médiéval a été découvert en 2022 au rez-de-chaussée d'un petit immeuble situé au 11 rue des Serruriers à Strasbourg. Un examen archéologique du bâti des parties accessibles a montré que l'immeuble se développait initialement sur l'emprise d'une parcelle mitoyenne. L'expertise dendrochronologique du plafond à solives apparentes, qui porte le décor peint, indique qu'il est construit au moyen de bois abattus durant l'automne/hiver 1297/1298. Le décor est constitué de rinceaux feuillagés ondulant entre des roses stylisées alternativement de couleur rouge et bleue. Ce type de décor peint a été repéré par le passé à six reprises, avec quelques nuances, dans des maisons de Strasbourg, dans des immeubles datés par dendrochronologie, de la fin du XIII[e] et des toutes premières années du XIV[e] siècle. Quelques indices textuels et archéologiques suggèrent que la maison a pu relever d'une ancienne propriété aristocratique, plus tard subdivisée en plusieurs parcelles plus petites, dévolues à des artisans.

Im Jahr 2022 wurde im Erdgeschoss eines kleinen Gebäudes in der Rue des Serruriers 11 in Straßburg eine mittelalterliche Deckenmalerei entdeckt. Eine archäologische Untersuchung der Bausubstanz in den zugänglichen Bereichen ergab, dass sich das Gebäude ursprünglich auf dem Grundriss eines Reihengrundstücks entwickelte. Das dendrochronologische Gutachten der Holzbalkendecke, die das gemalte Dekor trägt, zeigt, dass sie aus Holz gebaut wurde, das im Herbst/Winter 1297/1298 gefällt wurde. Das Dekor besteht aus wellenförmigen Blätterranken zwischen stilisierten Rosen, die abwechselnd rot und blau gefärbt sind. Diese Art von gemaltem Dekor wurde in der Vergangenheit mit einigen Nuancen sechsmal in Straßburger Häusern in Gebäuden entdeckt, die durch Dendrochronologie auf das Ende des 13. und die allerersten Jahre des 14. Jahrhunderts datiert wurden. Einige textliche und archäologische Hinweise deuten darauf hin, dass das Haus Teil eines alten Adelsbesitzes gewesen sein könnte, der später in mehrere kleinere Parzellen unterteilt wurde, die Handwerkern gehörten.

Ci-dessus

Détail du plafond peint (Cliché : S. Levaillant, © Région Grand Est – Inventaire général, 2022).

À la fin du mois de septembre 2022, le Service régional de l'archéologie (SRA) a été averti de la découverte d'un plafond peint médiéval au 11 rue des Serruriers à Strasbourg, à l'occasion de travaux de réaménagement d'un local commercial au rez-de-chaussée de l'immeuble[1]. Le plafond peint est apparu suite à la dépose de faux-plafonds plus récents. Au-delà de l'étude du plafond et de son décor peint, le présent article s'attachera à présenter les indices permettant d'approcher la datation de ces vestiges. Ce faisant, il proposera un bref état de la recherche sur ce type de plafond peint, dont la fréquence à Strasbourg dans les années 1300 apparaît comme une singularité. L'article cherchera enfin à replacer l'immeuble et son décor dans le contexte topographique, historique et social dans lequel ils ont été produits.

L'IMMEUBLE, LE PLAFOND ET SON DÉCOR PEINT

L'immeuble est situé dans l'ellipse insulaire de Strasbourg (Fig. 1). Il est implanté sur le front nord de la rue des Serruriers, qui relie le quartier de Saint-Thomas à l'ouest et la place Gutenberg et la cathédrale Notre-Dame à l'est. Il fait partie d'un îlot délimité par la rue des Serruriers au sud, la rue de la Chaîne à l'est, la Grand'rue au nord et la rue des Cordonniers à l'ouest (Fig. 2).

L'immeuble

L'immeuble principal sur la rue occupe les deux-tiers de l'emprise de la parcelle, soit 45 m². Rien, dans la façade sur rue, ne suggère l'ancienneté de la maison (Fig. 3). Cependant, un examen sommaire des parties accessibles a montré que l'immeuble conserve des vestiges permettant d'identifier deux phases de construction principales, l'une du Moyen Âge, l'autre de l'époque moderne. La maison est de plan quadrangulaire massé, légèrement trapézoïdal. Elle mesure dans les axes, au rez-de-chaussée, 7,30 x 6,05 m. Elle comporte en élévation un sous-sol voûté, maçonné en briques, un rez-de-chaussée légèrement surélevé et un premier étage, ainsi que deux étages supplémentaires en pan-de-bois. Elle est couverte par une toiture à deux versants. Les étages en pan-de-bois et la charpente peuvent être datés de la deuxième moitié du XVI[e] siècle, du XVII[e] siècle ou de la première moitié du XVIII[e] siècle, d'après leurs caractéristiques architecturales[2]. Seuls la cave, le rez-de-chaussée et le premier étage sont manifestement antérieurs.

La cave, dont la réhabilitation (avec réfection des joints et des parements) était achevée au moment de l'étude, n'a pour cette raison pas pu faire l'objet d'un examen archéologique détaillé. Il s'agit d'un espace initialement indivis, délimité par quatre murs en briques de couleur jaune, d'un format moyen homogène (de l'ordre de 32 x 14 x 6,5 cm). Le parement interne du mur oriental, mitoyen du n° 13, conserve deux larges arcades : elles semblent avoir été initialement ouvertes vers l'est, indice que la cave se prolongeait dans l'emprise de la parcelle mitoyenne (Fig. 4). La voûte en berceau, orientée parallèlement à la rue, est également construite en briques de couleur jaune, d'un format légèrement différent (32-34 x 14,5-16 x 7-7,5 cm) de celui des murs, pour

1 Je tiens à remercier Mme Bénédicte Faure, propriétaire de l'immeuble, d'avoir prévenu le SRA de la mise au jour du plafond peint, ainsi que pour le bon accueil réservé aux intervenants de la Direction régionale des affaires culturelles (DRAC) du Grand Est (Unité départementale de l'architecture et du patrimoine du Bas-Rhin, Conservation régionale des Monuments historiques et SRA), de la Ville de Strasbourg (Service de la police du bâtiment) et de la Région Grand Est (Service de l'Inventaire du patrimoine), qui ont été associés à la documentation et à l'accompagnement patrimonial de la découverte. Merci également aux deux artisans qui sont les inventeurs du plafond peint, MM. Pierre Hamroun et Alain Buitrago : ils ont fait preuve d'une attention, d'un intérêt et d'un soin remarquables pour les vestiges qu'ils ont découverts.

2 Dans la cave, un puits en grès a été mis au jour au cours des travaux de réaménagement. D'après les traces d'outils visibles, il peut être rattaché aux travaux intervenus du XVI[e] au XVIII[e] siècle.

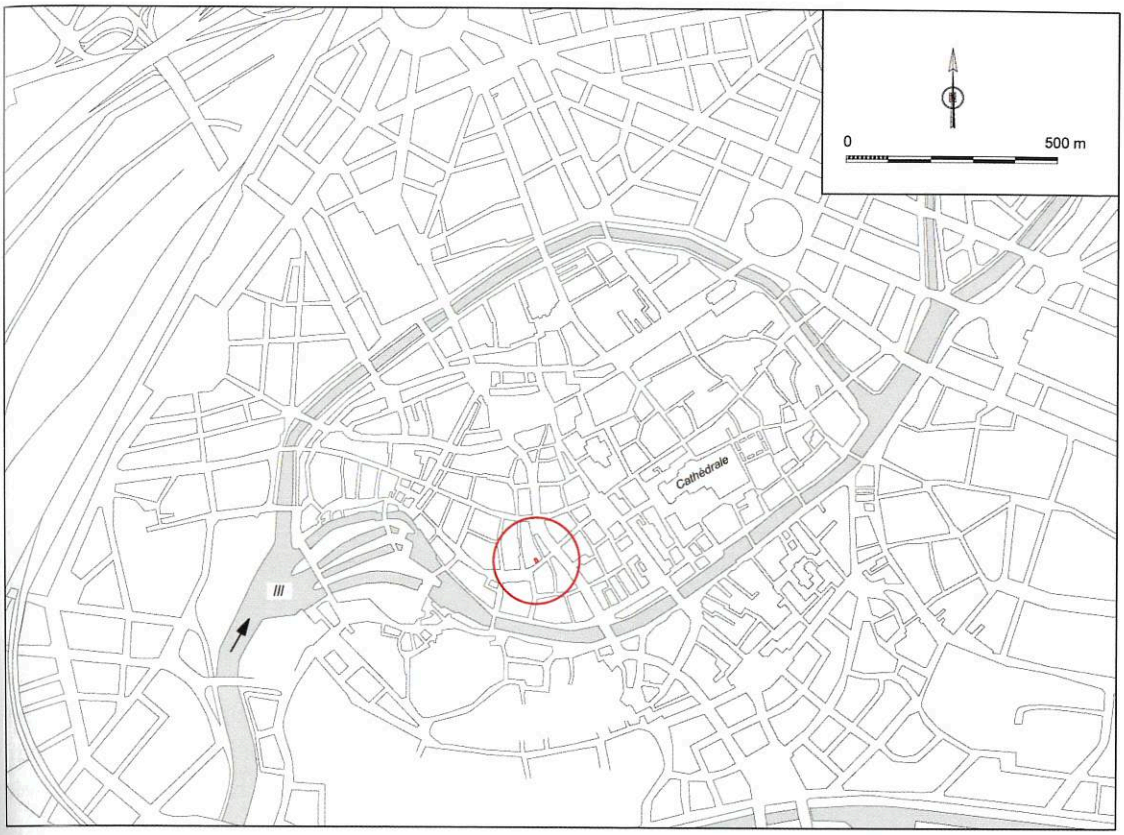

Fig. 1 : Localisation de la maison étudiée (Dessin : M. Werlé, SRA Grand Est).

Parcelle 11 rue des Serruriers, concernée par la découverte
Immeuble partiellement restitué dans son emprise primitive supposée (1298d)
Proposition de restitution de la parcelle primitive
Maison aristocratique 8 rue des Cordonniers (1303d)

Fig. 2 : Restitution de la maison étudiée dans son contexte topo-historique (vers 1300), sur un extrait du plan cadastral actuel (Dessin : M. Werlé, SRA Grand Est).

Fig. 3 : Vue de la façade sur la rue (Cliché : M. Werlé, SRA Grand Est, 2023).

Fig. 4 : Vue du mur est de la cave, montrant les vestiges de deux arcades, murées ultérieurement (Cliché : M. Werlé, SRA Grand Est, 2022).

autant que l'on puisse en juger. Trois soupiraux et une descente de cave, autrefois ouverts sur la rue des Serruriers, sont aménagés dans la voûte. Les briques employées trouvent des comparaisons typo-chronologiques à Strasbourg à la fin du XIII^{e}, au XIV^{e} et au XV^{e} siècle. Il est toutefois impossible de dire, sans procéder à un examen archéologique plus approfondi des vestiges, si les murs (certainement construits vers 1300) et la voûte sont contemporains, ou si, comme nous le pensons et comme c'est souvent le cas dans les maisons médiévales de Strasbourg, la voûte relève d'une phase de travaux postérieure (XIV^{e}/XV^{e} siècle).

Les élévations du rez-de-chaussée n'ont pas pu être analysées : les murs périphériques est et ouest, mitoyens des parcelles voisines, étaient recouverts d'enduits, et les murs nord (sur la rue) et sud (donnant sur une courette) ont été largement remaniés et percés au cours des siècles. À ce niveau, seul le plafond, sur lequel nous reviendrons, a été étudié. Enfin, les élévations du premier étage ont pu être rapidement examinées lors des travaux de réhabilitation : une fenêtre rectangulaire à meneau chanfreinée, conservée dans la façade arrière (sur cour), la sablière haute d'une ancienne cloison pourvue d'un décor mouluré de style gothique (correspondant peut-être à l'emplacement d'une porte), ainsi que le plafond à solives apparentes (non décoré) partiellement conservé peuvent être attribués à la période médiévale (deuxième moitié du XIII^{e} ou XIV^{e} siècle) (Fig. 5). Ce sont autant d'indices qui suggèrent que cet étage relève de la construction initiale.

Le plafond à solives apparentes

Le plafond couvre le rez-de-chaussée de l'immeuble (Fig. 6). Il s'étend sur 6,40 m de long et 5,45 m de large, dans l'œuvre et dans les axes, couvrant ainsi un espace de 35 m^{2}. Il est constitué de sept solives apparentes, auxquelles s'ajoute une huitième solive aujourd'hui prise dans l'épaisseur du mur mitoyen oriental. Les solives, taillées dans des grumes de sapin, sont en bois-de-brin : elles conservent leur cœur, même si l'équarrissage a été plus important d'un côté que de l'autre, le cœur étant près de l'une des faces équarries. Certaines solives présentent, sur la face opposée, des flaches (parties d'aubier sur des pièces de bois équarries) conservant parfois des fragments de l'écorce de l'arbre. Les solives montrent les traces caractéristiques de la taille traditionnelle à

Fig. 5 : Vue de la façade arrière sur cour, montrant une ancienne fenêtre médiévale à linteau droit et à meneau (disparu), chanfreinée, au premier étage (à droite) ; la fenêtre à gauche est plus récente (XVI[e] siècle ?)
(Cliché : M. Werlé, SRA Grand Est, 2023).

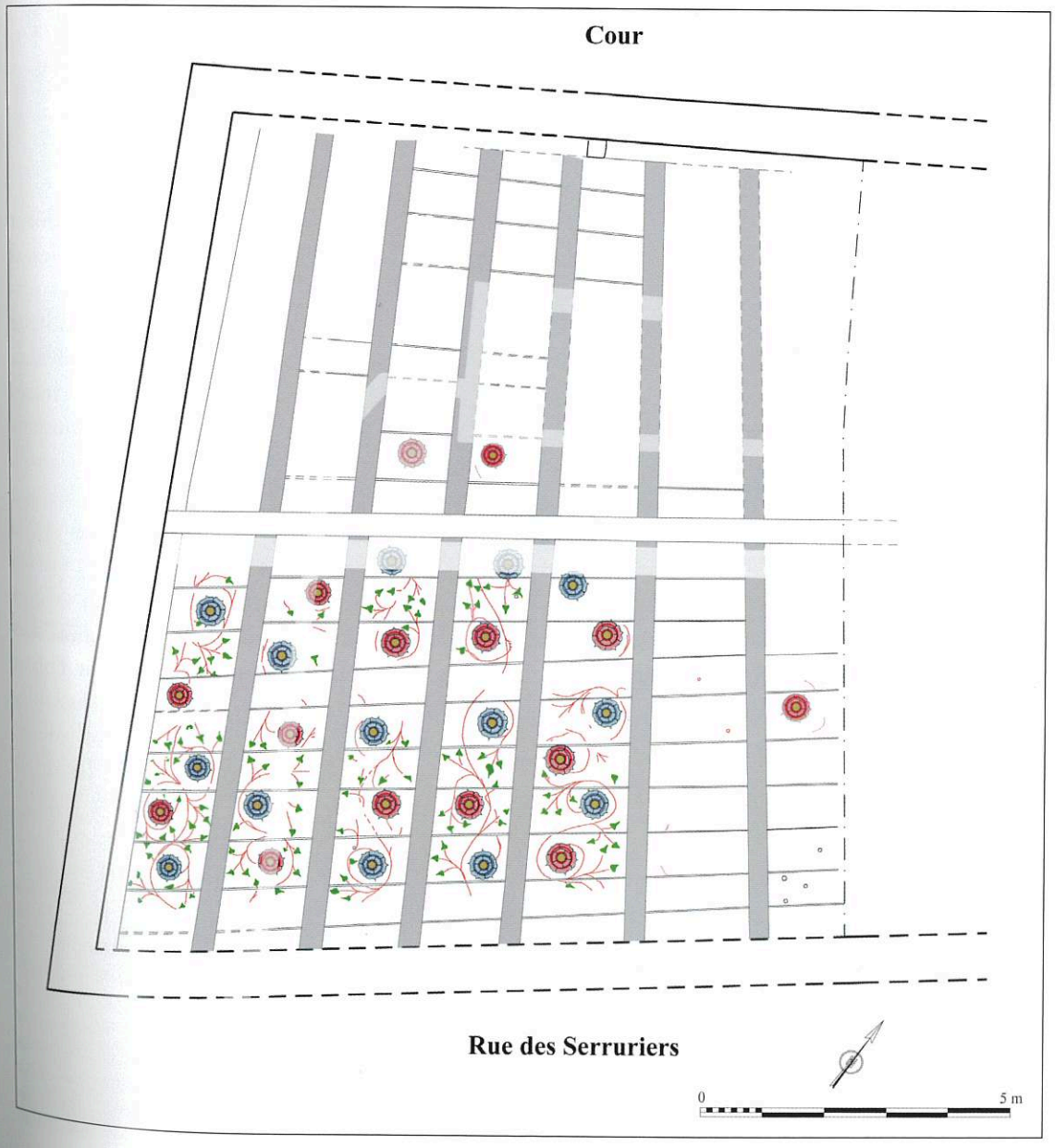

Fig. 6 : Plan restitué du rez-de-chaussée, vers 1300, avec implantation des vestiges du plafond peint à roses (Dessin : M. Werlé, SRA Grand Est).

la hache et d'équarrissage à la doloire (Fig. 7). Cette dernière laisse fréquemment des traces d'outil en oblique et en chevrons. La section des solives varie de 30 à 32 cm de haut et de 14 à 17 cm d'épaisseur (soit en moyenne 31 x 15 cm).

Les solives reposent au nord et au sud sur les murs gouttereaux. Au nord, la sablière murale (en chêne?) semble avoir initialement été portée par une série de corbeaux en grès en quart-de-rond, dont un seul subsiste. Au sud, la sablière murale et son support primitif ne sont pas conservés. Les solives ne sont pas strictement parallèles entre elles, mais placées de façon légèrement rayonnante, suivant une disposition adaptée au plan trapézoïdal de l'immeuble. L'écartement bord à bord des solives, mesuré au sud, varie de 0,63 à 0,87 m, soit en moyenne 0,74 m. Les solives sont soulagées, en leur centre, par deux poutres maîtresses accolées, dont une seule (celle au nord) pourrait, éventuellement, relever de l'état primitif du plancher. Cette poutre est portée, à l'est, par le mur oriental, dans lequel elle est engagée; la présence d'un enduit empêche de savoir si elle reposait sur un corbeau en grès, dont la partie saillante aurait dans ce cas été buchée ou cassée. À l'ouest, le mur correspond à un refend construit plus tardivement.

Des planches en résineux (sapin?) sont chevillées perpendiculairement sur les solives. Elles présentent des traces d'outil en forme de stries régulières, perpendiculaires aux planches, caractéristiques d'un débitage à la scie hydraulique. Les planches qui sont intégralement conservées sont longues d'au moins 6 m. Leur largeur varie habituellement de 26,5 à 37 cm, soit en moyenne 32 cm, et elles sont épaisses de 4 cm. Elles sont jointives bord-à-bord, sans dispositif (rainures, feuillures, languettes, etc.) destiné à prévenir la chute de particules.

Le plancher est parvenu jusqu'à nous partiellement conservé. Il a été perturbé, dans l'angle nord-est, par l'installation de la cage d'escalier desservant les étages. Par ailleurs, l'aire de planches a été localement déposée dans l'angle nord-ouest de l'étage. Une information importante qu'apporte l'examen du plancher est qu'il se prolongeait initialement plus à l'est, au-delà du mur de refend qui sépare aujourd'hui le n° 11 du n° 13 de la rue. En revanche, la solive la plus à l'ouest est correctement placée en position de rive, contre le parement interne du mur qui sépare le n° 9 du n° 11 de la rue.

Le décor peint

Le plafond a servi de support à un décor peint (Fig. 8 et 9). D'après les traces visibles, il s'étend au moins sur les deux-tiers sud du rez-de-chaussée, soit 22 m². Au nord, ce qui subsiste du plancher est recouvert d'un badigeon blanc, qui empêche de déceler d'éventuelles traces de peinture. Le décor peint a été appliqué sans préparation spécifique du support. Il n'y a pas, en particulier, de dispositif rapporté, telles que des bandes de textile (lin) collées sur les joints entre les planches, pour assurer la continuité du support autant, peut-être, que pour en assurer l'étanchéité et éviter la chute de particules[3]. Les solives et les planches ont toutefois fait l'objet d'un traitement différent, car les planches seules ont reçu un fond blanc uniforme. Les solives, quant à elles, ont une teinte sombre : les traces

3 Ce dispositif a été observé par le passé sur des plafonds peints comparables, aux 1er et 2e étages du 15 rue des Juifs (Istra) et au 17 rue des Hallebardes. *Cf.* RIEB (Jean-Pierre) et *al.*, « Un ensemble médiéval urbain exceptionnel, rue des Juifs à Strasbourg », dans *Archéologie Médiévale en Alsace. Nouvelles recherches*, 1987, p. 154 (Bulletin de la Société Industrielle de Mulhouse; 806); SCHWIEN (Jean-Jacques), « Les décors peints de Strasbourg (1300-1700) », dans SCHNITZLER (Bernadette), dir., *Un art de l'illusion. Peintures murales romaines en Alsace*, catalogue de l'exposition, Musées de la ville de Strasbourg, Strasbourg, 2012, p. 171. Il était en revanche absent pour le plafond peint du rez-de-chaussée du 15 rue des Juifs (RIEB *et al.*, *op. cit.*, 1987, p. 156) et aussi, semble-t-il, pour celui du 29 rue des Juifs. Des bandes en lin ont également été employées dans un plafond peint (après 1304 d) à motif floral plus simple découvert en 2019 dans l'ancienne couvent des Dominicains de Colmar; *cf.* JEANNERET (Lucie), « Le couvent des Dominicains de Colmar (XIIIe-XIXe siècles) : redécouverte de la sacristie et de quelques éléments du couvent des Frères prêcheurs », dans *Cahiers alsaciens d'archéologie, d'art et d'histoire*, 66, 2023, p. 78-81.

Fig. 7 : Vue du plafond peint vers l'ouest, montrant les traces d'équarrissement à la doloire sur les solives (Cliché : M. Werlé, SRA Grand Est, 2023).

Fig. 8 : Vue du plafond peint (Cliché : S. Levaillant, © Région Grand Est – Inventaire général, 2022).

Fig. 9 : Vue du plafond peint : détail (Cliché : S. Levaillant, © Région Grand Est – Inventaire général, 2022).

du décor peint y sont très estompées, le plus souvent invisibles à l'œil nu. Le décor est le mieux conservé sur les planches à fond blanc.

Le décor peint est constitué de motifs stylisés et répétitifs de roses. Les fleurs présentent deux rangs alternés de cinq pétales en forme d'accolade, autour d'un cœur jaune. Le cœur et les pétales sont délimités par des traits noirs. Les fleurs sont alternativement de couleur rouge (pâle et foncé) et bleue (clair et foncé). L'alternance de cercles concentriques de teinte claire et foncée permet de donner du relief aux motifs. Les roses s'inscrivent dans un réseau ondulant de rinceaux stylisés, formés de lignes rouges, terminées par des feuilles en forme de cœur, de couleur bleu-vert à bleu clair. L'alternance des fleurs rouges et bleues est systématique au sein d'un même entrevous, mais n'est pas respectée d'un entrevous à l'autre. Il n'y a pas, d'ailleurs, le souci de placer les fleurs en quinconce les unes par rapport aux autres. Les conditions de l'examen n'ont pas permis de déceler d'éventuelles traces de préparation ou d'esquisse[4].

LES INDICES DE DATATION

Les indices dendrochronologiques

(d'après Christophe Perrault, laboratoire Cedre)

La datation du plancher a été approchée par une étude dendrochronologique. Elle a reposé sur le prélèvement et l'analyse de cinq échantillons pris sur des solives en sapin, qui devaient permettre de dater avec précision l'abattage des bois mis en œuvre dans l'état primitif du plancher. Le rapport d'expertise dendrochronologique précise que, « parmi les cinq échantillons prélevés, quatre (n° 2 à 5) présentent une série de croissance complète, dont le dernier cerne situé sous l'écorce est constitué de bois de printemps et de bois d'été formés en 1297. On en déduit la coupe des arbres après la période de croissance de l'année 1297 et avant la reprise de celle de l'année suivante (au printemps), soit en automne-hiver 1297-1298. L'échantillon n° 1 présente une série incomplète, avec un dernier cerne formé en 1289. La coupe de l'arbre est donc postérieure à 1289. Mais en prenant en compte les cernes faisant défaut, l'échantillon n° 1 peut être rattaché à la phase d'exploitation en automne-hiver 1297-1298 ». Le rapport d'expertise dendrochronologique conclut que « l'ensemble des sapins est abattu au cours de l'automne-hiver 1297-1298. Le stock de bois est mis en œuvre dans le plafond au plus tôt en 1298 ».

N° échantillon	Désignation	Essence	Nombre de cernes	Cambium (bois final)	Date d'abattage
1	Solive	Sapin	52	non	Après 1289
2	Solive	Sapin	55	oui	1297/1298 (automne/hiver)
3	Solive	Sapin	75	oui	1297/1298 (automne/hiver)
4	Solive	Sapin	53	oui	1297/1298 (automne/hiver)
5	Solive	Sapin	75	oui	1297/1298 (automne/hiver)

TABLEAU 1. Récapitulatif des échantillons

La question de la datation du décor peint

Entre 1987 et 1999, des plafonds peints à motifs de roses ont été mis au jour, avec quelques nuances, à six reprises dans des maisons de Strasbourg : au 15 rue des Juifs (FIG. 10), au rez-de-chaussée, au premier et au deuxième étage (en 1987) ; au 31 rue des Frères, au rez-de-chaussée (en 1989) ; au 29 rue des Juifs, au premier étage (en 1991) ; au 17 rue des Hallebardes, au premier

4 L'analyse des roses mises au jour au 15 rue des Juifs (Istra) a permis de restituer la chaîne opératoire : « Pour réaliser une rosace, l'artiste a utilisé une technique permettant un travail rapide et répétitif : il pose le centre jaune, puis il l'entoure de quatre cercles alternativement bleu sombre et bleu clair par exemple. Finalement, en se guidant sur les cercles de couleur, il place les contours noirs de la rosace » (RIEB et *al.*, *op. cit.*, 1987, p. 154). Des incisions préparatoires en cercles ont par ailleurs été repérées au 6 rue du Vieux-Seigle ; *cf.* JESSLE (Christine), *La décoration intérieure polychrome profane en Alsace, XIVe - XVIIIe s. : trois études sur Strasbourg, Bas-Rhin : 17 rue des Hallebardes, 6 rue du Vieux Seigle-2 rue de la Lanterne, 10-12 rue de la Croix*, mémoire de maîtrise, Université de Strasbourg 2, 1998, p. 52.

FIG. 10 : Strasbourg, 15 rue des Juifs : vue du plafond peint à roses (Cliché : M.-D. Waton, SRA Grand Est, 1987).

FIG. 11 : Strasbourg, église protestante Saint-Pierre-le-Jeune : dessin de Carl Schäfer (vers 1900), montrant une planche provenant d'un plafond peint à roses, représenté au-dessus du tympan surmontant le petit portail de l'église (AVES, 316 MW 33).

étage (en 1996/1997) ; au 6 rue du Vieux-Seigle, au premier étage (en 1997)[5] ; enfin au 10 place de la Cathédrale, au premier étage (en 1999)[6]. En réalité, ce type de plafond peint avait déjà été mis au jour plus anciennement : les relevés effectués par Carl Schäfer, préalablement aux travaux de restauration de l'église Saint-Pierre-le-Jeune à Strasbourg (1897-1904), présentent la face inférieure d'une planche portant, sur un fond blanc, des roses stylisées de couleur rouge et bleue, entourées de rinceaux rouges à feuilles vertes en forme de cœur (FIG. 11)[7]. On ignore malheureusement où se trouvait le plafond peint correspondant à cette planche ; une hypothèse est qu'il couvrait l'auvent protégeant alors le petit portail donnant sur le transept de l'église,

5 WERLÉ (Maxime), *Strasbourg (Bas-Rhin). 6, rue du Vieux-Seigle - 2, rue de la Lanterne (67 482 887 AH)*, rapport de synthèse de sondage, SRA Alsace, Strasbourg : 1997, 33 p. : ill. ; JESSLE, *op. cit.*, 1998.

6 WERLÉ (Maxime), JESSLE (Christine), MENGUS (Nicolas), MENGUS (Sylvie), *Strasbourg (Bas-Rhin). 10, place de la Cathédrale/11, rue Mercière. « Pharmacie du Cerf »*, rapport préliminaire d'étude archéologique des élévations, CRMH, SRA, AFAN, Strasbourg, 2001, 53 p. : ill.

7 Archives de la Ville et de l'Eurométropole de Strasbourg (AVES), dessin 316 MW 33. Je remercie vivement Mme Anne Vuillemard-Jenn de nous avoir faire part de l'existence de ce document. Voir aussi VUILLEMARD-JENN (Anne), « Peintures murales et polychromies de l'église Saint-Pierre-le-Jeune de Strasbourg », dans HANS-COLLAS (Ilona), VUILLEMARD-JENN (Anne), JAKOBS (Dörthe) et LEDUC-GUEYE (Christine), *La Peinture murale en Alsace au cœur du Rhin supérieur du Moyen Âge à nos jours*, actes du colloque de Guebwiller, Groupe de Recherches sur la Peinture Murale, Caen, 2023, p. 225-234. URL : https://grpm.asso.fr/activites/publications/colloque-guebwiller/anne_vuillemard_...tures_strasbourg/ ⊠ 229-234. C'est ce décor qui semble avoir inspiré à Carl Schäfer le plafond peint restitué sur le plancher couvrant la tribune de l'orgue (316 MW 108).

dont le tympan peint d'une Crucifixion est figuré sur le même dessin, juste sous la planche. Ce témoignage indirect est aujourd'hui encore la seule occurrence témoignant de l'existence vraisemblable d'un plafond peint à roses en contexte religieux à Strasbourg.

La question de la date de la mise en œuvre de ces décors est épineuse[8]. Il importe de souligner au préalable qu'ils sont toujours les plus anciens dans la succession des couches picturales des plafonds en question. Lors de la découverte des plafonds à roses du 15 rue des Juifs, en 1987, une datation du programme décoratif global de la maison (peintures murales et plafonds peints) dans le courant des XIV^{e}/XV^{e} siècles avait été évoquée, mais un rapprochement avait été particulièrement suggéré avec les peintures murales des années 1460-1480[9]. Cette datation au XV^{e} siècle a ensuite été reprise, dans les années 1989-1991, pour les plafonds découverts au 31 rue des Frères et au 29 rue des Juifs. En 1998, Chr. Jessle a proposé une datation des plafonds peints du 17 rue des Hallebardes à la fin du XIV^{e} siècle, en supposant qu'ils relevaient d'un programme commun avec les peintures murales à l'étage, qu'elle attribuait à cette période[10]. La multiplication des découvertes de ce type de plafonds peints, entre 1996 et 1999, désormais systématiquement couplée à des analyses dendrochronologiques, a toutefois rapidement fait penser que ces datations étaient encore trop tardives (Tableau 2).

En effet, dans cinq cas, ces plafonds ont fait l'objet d'une expertise par dendrochronologie : les datations obtenues s'inscrivent dans une fourchette remarquablement étroite, correspondant à la dernière décennie du XIII^{e} siècle, de 1290 à 1300. Bien évidemment, la datation dendrochronologique des planchers n'apporte au mieux qu'un *terminus post quem* pour le décor. Cependant, dans la mesure où des décors comparables n'ont jamais été mis au jour sur des plafonds postérieurs, il est possible qu'ils aient été peints peu de temps après la mise en place des planchers. Une datation vers 1300 ou dans la première moitié du XIV^{e} siècle, corroborée par d'assez nombreuses comparaisons stylistiques, issues du domaine de l'art rhénan (peinture, vitrail et enluminure), peut donc être avancée[11]. Elle n'est pas contredite par la datation traditionnellement admise pour la mise en place des premiers programmes de décors peints de l'église Saint-Pierre-le-Jeune à Strasbourg, attribuée aux environs de 1320, l'église elle-même étant reconstruite dans les années 1280 et 1290[12].

Adresse	Année de découverte	Type	Niveau	Datation plancher	Références
Église protestante Saint-Pierre-le-Jeune	1897-1904	Roses sur fond blanc	?	/	AVES, 316 MW 33
15 rue des Juifs	1987	Roses sur fond blanc	rez-de-chaussée, 1er et 2^{e} étage	1290^{d}	Rieb *et al.* 1987 : 154-156
31 rue des Frères	1989	Roses sur fond blanc	rez-de-chaussée	/	Inédit ; dossier Inventaire ; Jessle 1998 : 61
29 rue des Juifs	1991	Roses sur fond blanc	1er étage	/	Inédit ; dossier Inventaire ; Jessle 1998 : 61
17 rue des Hallebardes	1996/1997	Roses sur fond rouge	1er étage	1300^{d}	Jessle 1998 : 37-39 ; Werlé 2006 : 113-114, 117
6 rue du Vieux-Seigle	1997	Roses sur fond blanc	1er étage	1300^{d}	Werlé 1997 ; Jessle 1998 : 52-53
10 place de la Cathédrale	1999	Roses sur fond blanc	1er étage	1300^{d}	Werlé *et al.* 2001 : 22-23, 39
11 rue des Serruriers	2022	Roses sur fond blanc	rez-de-chaussée	1298^{d}	/

Tableau 2. Récapitulatif des plafonds peints à roses mis au jour à Strasbourg

8 SCHWIEN, *op. cit.*, 2012, p. 171-172.

9 RIEB *et al.*, *op. cit.*, 1987, p. 163.

10 JESSLE, *op. cit.*, 1998, p. 39. Elles ont depuis été datées des années 1340 environ ; *cf.* LE DESCHAULT DE MONREDON (Térence), « Le décor peint de la droguerie du Serpent à Strasbourg. Jeux visuels d'un peintre des alentours des années 1340 », dans *Cahiers alsaciens d'archéologie, d'art et d'histoire*, 59, 2016, p. 108 ; Chr. JESSLE (*op. cit.*, 1998, p. 38) évoquait d'ailleurs une comparaison avec un vitrail strasbourgeois daté de la première moitié du XIV^{e} siècle.

11 WERLÉ (Maxime), *La Droguerie du Serpent. Une demeure médiévale au cœur de Strasbourg*, Université Marc Bloch, Strasbourg, 2006, p. 117 (Rhin Meuse Moselle - Monographies d'Archéologie du Grand Est ; 1).

12 Les travaux auraient débuté vers 1289 et le chœur semble achevé en 1298 ; *cf.* BRAUN (Suzanne), HAMPÉ (Jacques), *Églises de Strasbourg*, Oberlin, Strasbourg, 2002, p. 87. Les datations dendrochronologiques obtenues en 2000 (inédites ; référence : Archéolabs, 00/R2282D) sur les charpentes de la nef et du transept sud indiquent respectivement des dates d'abattage des bois d'œuvre en 1284^{d} et en 1292^{d}, soit près d'une vingtaine d'années avant la date habituellement admise pour l'achèvement des travaux de la nef (vers 1320).

L'IMMEUBLE DANS SON CONTEXTE TOPOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

Au XIII[e] siècle, on désignait sous le nom d'*Under Smiden, inter Fabros*, mentionné en 1266 et 1295, l'ensemble du quartier qui s'étirait de l'église Saint-Thomas à l'ouest à l'église Saint-Martin à l'est (disparue, autrefois située place Gutenberg), et de la rue de l'Ail au sud à l'actuelle rue des Serruriers au nord[13]. Cette dernière est quant à elle explicitement mentionnée depuis les dernières années du XIII[e] siècle : sous le nom de *Smidegasse* en 1299, 1311 et 1507, puis de *vicus fabrorum* en 1389 ou encore *Sporergasse bei St. Thomas* en 1429 et 1538, *Schlossergasse* en 1580, indifféremment *Schmidtgasse* et *Schlossergasse* en 1587. Tous ces noms (*Schmied* ou *Schmitt*, all., et *faber*, lat. : maréchal-ferrant, forgeron ; *Sporer*, all. : éperonnier ; *Schlosser*, all. : serrurier) renvoient aux artisans des métaux, qui occupaient vraisemblablement la rue en grand nombre dès le XIII[e] siècle.

Si l'on se fie aux recherches d'Adolphe Seyboth, publiées en 1890 et en 1894, sur lesquelles repose aujourd'hui encore l'essentiel de nos connaissances sur l'histoire des maisons de Strasbourg, les plus anciennes mentions de cours et de maisons occupant le front nord de la rue des Serruriers, entre la rue des Cordonniers et la rue de la Chaîne, remontent aux dernières décennies du XIII[e] siècle. Bien que ces recherches ne soient pas sans erreurs et sans approximations, elles sont les seules qui puissent nous permettre d'entrevoir les propriétaires et les occupants mentionnés dans les sources écrites depuis le Moyen Âge. Nous indiquons donc, dans le tableau ci-dessous, les données qu'Ad. Seyboth livre non seulement pour la parcelle n° 11, mais aussi pour les immeubles voisins (n° 9, 13 et 15 rue des Serruriers et n° 1 rue de la Chaîne[14]).

Il est difficile d'en tirer des informations fiables sur l'évolution de la trame parcellaire et sur la succession des propriétaires et des occupants de ces parcelles du Moyen Âge à nos jours. Tout au plus est-il possible de constater que les premières mentions, à la fin du XIII[e] siècle et jusque vers le milieu du XIV[e] siècle, évoquent la coexistence d'une occupation aristocratique et d'artisans. On trouve ainsi la famille patricienne, puis noble des Wetzel von Marsilien en 1292 et 1312/1313 aux actuels n° 13 et 15[15], et un autre chevalier en 1283, 1313 et 1358 au 1 rue de la Chaîne. Une autre vaste parcelle voisine, au 8 rue des Cordonniers, était d'ailleurs occupée, au moins depuis 1291, par une famille de la noblesse rurale, les chevaliers von Westhus, qui y ont fait rebâtir leur maison en ou après 1304[16]. Pour les artisans, un cordonnier est mentionné en 1296 au n° 11 et des barbiers en 1292, 1296 et 1344 au n° 15. À titre d'hypothèse, il se pourrait que d'anciennes grandes cours (*Höfe*) aristocratiques aient commencé à être subdivisées, en bordure de la rue des Serruriers, en parcelles plus petites et transmises, à cette époque, à des propriétaires ou des occupants issus de l'artisanat (Tableau 3).

Par la suite, au XV[e] siècle et jusqu'à la fin du siècle suivant, les sources ne mentionnent plus guère que des artisans : des cordonniers (n° 9 : 1466 et 1472 ; n° 15 : 1539 et 1587), des tailleurs (n° 11 : 1466 et 1472 ; n° 9 : 1587), des orfèvres (n° 13 : 1466), des barbiers

13 SCHMIDT (Charles), *Strassburger Gassen- und Häusernamen im Mittelalter*, Strasbourg (2[e] éd.), 1888, p. 156-157 ; SEYBOTH (Adolphe), *Das alte Straßburg vom 13. Jahrhundert bis zum Jahre 1870. Geschichtliche Topographie nach den Urkunden und Chroniken*, Heitz und Mündel, Strasbourg, s. d. [1890], p. 109 ; SEYBOTH (Adolphe), *Strasbourg historique et pittoresque depuis son origine jusqu'en 1870*, Imprimerie Alsacienne, Strasbourg, 1894, p. 482.

14 SEYBOTH, *op. cit.*, 1890, p. 108 (rue de la Chaîne) et 109-110 (rue des Serruriers).

15 Sur cette famille, voir FUCHS (François Joseph), « Wetzel von Marsilien », dans *Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne, n° 40 : Wel-Y*. Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace, Strasbourg, 2002, p. 4208-4211 ; https://www.alsace-histoire.org/netdba/wetzel-von-marsilien/ [consulté le 15 mars 2024].

16 WERLÉ (Maxime), SEILLER (Maurice), « Une résidence aristocratique médiévale à Strasbourg : la maison des chevaliers von Westhus », dans *Bulletin Monumental*, 160-1, 2002, p. 11-25.

Adresse	Identification	Date	Précisions
9 rue des Serruriers	*Zu dem Wolfe*	1292, 1311, 1335, 1378, 1398, 1472	1335 : occupée par huit béguines
	Beginen zu dem Wolfe	1398	
	Hus do Ingenheim inne sitzet	1427	
	Jacob Sidel, Schumacher	1466	*Schumacher* = cordonnier
	Conrad von Nördlingen, Schuster	1472	*Schuster* = cordonnier
	Hans von Lampertheim, Schneider	1587	*Schneider* = tailleur
11 rue des Serruriers	***Reimbolt der Schuchsuter***	**1296**	***Schuchsuter* = cordonnier**
	Jacob Lensel	**1427**	
	Domus etiam zum Wolff nuncupata do heinrich		
	Muller der snider sitzet	**1466, 1472**	***Snider* = *tailleur***
	Hans Müller, Schlosser	**1587**	***Schlosser* = *serrurier***
13 rue des Serruriers	*Der Brüder Heinrich und Wetzel Marsilius (Ritter)*	1292, 1312, 1313	Avec le n° 15
	Hovestat	1324	1324 : fondé par Burkart Ketteners
	Der Ketteners Gotzhus	1324, 1395, 1443	1395 : *juxta pistrinum dictorum Bulin* ; 1443 : avec un jardin
	Gotzhus bei Kettenburne		
	Hus des Kapitels St. Thomae neben Jacob Lensel	1427	
	Hans Pfow, Goltsmit	1466	*Goltsmit* = orfèvre
	Thomas Gunther, Schneider	1587	*Schneider* = *tailleur*
15 rue des Serruriers	*Johann der Scherer*	1292, 1296	*Scherer* = barbier
	Wigandus junior, barbitonsor	1344	*Barbitonsor* = barbier
	Meister Walther San Thoman, Scherer	1427	*Scherer* = barbier
	Behtolt, Scherer	1466	*Scherer* = barbier
	Zacharius Lehemann, Schuhmacher	1539	*Schumacher* = cordonnier
	Peter Werner, Schuhmacher	1587	*Schumacher* = cordonnier
1 rue de la Chaîne	*Haus des Ritters Wilhelm Nope*	1283, 1313, 1358	
	Pistrinum dictorum Bullin	1324, 1328, 1338	*Pistrinum* = boulangerie
	Domus zum Bulin	1461	
	Dambach Barthel der Winmesser	1539	

TABLEAU 3.
Récapitulatif des propriétaires et des occupants (d'après SEYBOTH, *op. cit.*, 1890)

(n° 15 : 1427 et 1466) et un serrurier (n° 11 : 1587). Il apparaît ainsi que ces parcelles ont été occupées, au fil des siècles, de préférence par des artisans de l'habillement et des soins (cordonniers, tailleurs et barbiers) et, dans une moindre mesure et plus tardivement, par des artisans du métal (orfèvres et serruriers). Au XIV^e^ et jusqu'au milieu du XV^e^ siècle, la présence, au sein de cet ensemble de maisons, de deux béguinages (*zu dem Wolfe* en 1335 et 1398 au n° 9 ; *der Ketteners Gotzhus* en 1324, 1395, 1443 au n° 13) est un autre élément digne d'intérêt[17].

Une approche morphologique de la trame parcellaire actuelle ne contredit pas l'hypothèse d'un processus de subdivision précoce de parcelles initialement plus vastes en bordure nord de la rue des Serruriers. Ainsi, la parcelle au 11 rue des Serruriers, occupée par l'immeuble dans lequel a été mis au jour le plafond peint, se distingue par ses dimensions très réduites (66 m²). La plupart des parcelles mitoyennes, imbriquées les unes dans les autres, est caractérisée par leur petite taille et par leurs contours plutôt irréguliers. Cela, témoignant d'une histoire longue et complexe, va dans le sens de découpages successifs d'une propriété foncière initialement plus étendue et bien plus régulière, intégrant les n° 9, 11, 13 et 15, de l'ordre de 311 m² cumulés, voir même le n° 1 rue de la Chaîne, ce qui porterait sa surface initiale à 439 m². Les sources graphiques anciennes, telles que le plan de Conrad Morant de 1548, s'accordent avec les sources textuelles compilées par Ad. Seyboth et présentées ci-dessus pour suggérer que ce processus de subdivision était en cours au XIV^e^ siècle et achevé au XV^e^ siècle (FIG. 12).

17 Sur les béguines en Alsace et à Strasbourg, *cf.* l'article que leur a consacré Élisabeth Clementz dans le *Dictionnaire historique des institutions d'Alsace du Moyen Âge à 1815 :* https://dhialsace.bnu.fr/wiki/Béguine [consulté le 25 janvier 2023].

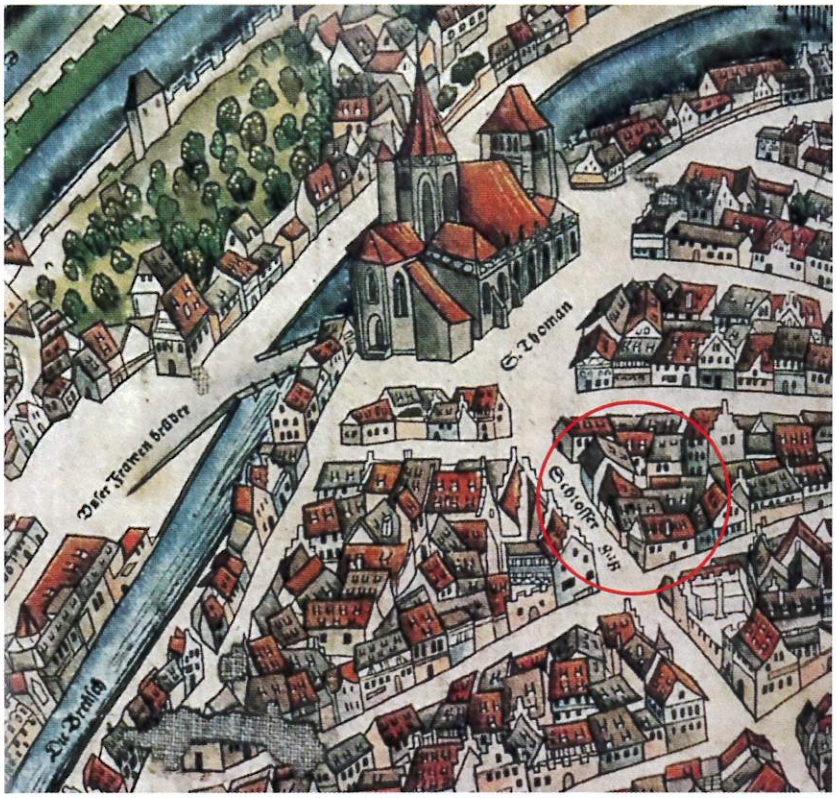

FIG. 12 : Conrad Morant, *Vue de Strasbourg*, 1548 : détail (Source : *Germanisches Nationalmuseum,* Nuremberg).

CONCLUSION : LES ÉLÉMENTS D'INTERPRÉTATION ET DE SYNTHÈSE

Cette découverte vient ainsi compléter opportunément le corpus des plafonds peints médiévaux mis au jour à Strasbourg. Elle livre une huitième occurrence de ce type de plafonds peints à roses. La datation dendrochronologique, en 1298 ou dans une année postérieure très proche, du plancher qui en constitue le support coïncide avec les autres dates obtenues jusqu'à présent sur des plafonds de ce type, qui toutes s'inscrivent entre 1290 et 1300. C'est un argument supplémentaire qui plaide en faveur d'une datation haute de ce type de décor, peu de temps après la mise en place du plancher. Une datation vers 1300 ou, plus prudemment, dans la première moitié du XIV[e] siècle, est envisageable.

Par ailleurs, les observations archéologiques réalisées dans la cave (mur est percé de deux larges arcades cintrées) et au rez-de-chaussée (plafond peint se développant au-delà du mur mitoyen oriental) suggèrent que la maison construite vers 1298 [d] s'étendait initialement vers l'est. Il semble donc que les deux parcelles situées aux n° 11 et 13 rue des Serruriers formaient une seule entité à l'époque de la construction de la maison. Si l'on se fie aux indices morphologiques que livrent les formes de ces deux parcelles, le bâtiment primitif, de plan trapézoïdal, pouvait donc mesurer, dans les axes, 11,80 x 7 m, soit une emprise au sol de 83 m².

Il est difficile, à partir des données textuelles et archéologiques disponibles, d'identifier les commanditaires de la maison de 1298 [d] et du plafond peint, et même d'en estimer le statut social. Le bilan historiographique a montré qu'une grande confusion existe quant à l'attribution des mentions de propriétaires et d'occupants à telle ou telle parcelle, et *a fortiori* à tel ou tel immeuble. Par ailleurs, la même situation existe quant à l'évolution de la trame parcellaire depuis le Moyen Âge. L'hypothèse de parcelles aristocratiques assez vastes, mentionnées au XIII[e] siècle, subdivisées en parcelles plus petites destinées à des artisans, a été posée. Ainsi,

les sources écrites suggèrent que l'immeuble daté de 1298 [d] pourrait relever, avec l'immeuble mitoyen à l'ouest (n° 9 rue des Serruriers), de la propriété appelée *zu dem Wolfe* (*zum Wolff*), mentionnée depuis 1292. Cette maison a été assignée à des béguines en 1335 (*Beginen zu dem Wolfe* en 1398), mais Ad. Seyboth attache au n° 11 la mention d'un cordonnier en 1296. Or, l'examen archéologique (sommaire) de la cave et du rez-de-chaussée indique que la maison construite en 1298 [d] s'étendait sur la parcelle voisine à l'est (n° 13 rue des Serruriers). Cette parcelle, avec le n° 15, était mentionnée, en 1292 et en 1312/1313, comme une propriété noble, appartenant à la puissante famille patricienne des Wetzel von Marsilien. Elle aurait ensuite accueilli, en 1324, un béguinage (*Gotzhus bei Kettenburne*), attesté jusque vers le milieu du XV[e] siècle.

Propriété aristocratique, maison d'artisan ou béguinage (en admettant une datation du plafond après 1324 ou 1335) : en l'état de la documentation et des recherches, il n'est pas possible de trancher. Il n'est pas certain non plus que les plafonds peints à roses ornaient de préférence ou exclusivement des habitats patriciens[18], et qu'on puisse donc se fier à cet argument pour rattacher la maison de 1298 [d] à la cour des Wetzel von Marsilien. Parmi les immeubles conservant des décors peints à roses, seuls le 17 rue des Hallebardes et le 6 rue du Vieux-Seigle étaient certainement des demeures aristocratiques. Le 15 rue des Juifs, qui a l'apparence d'un vaste immeuble aristocratique, est mis en lien depuis les recherches d'Ad. Seyboth avec la synagogue et l'école juive, sans que l'on soit certain que cette attribution soit exacte[19]. Concernant les trois autres immeubles (31 rue des Frères, 29 rue des Juifs et 10 place de la Cathédrale), les sources paraissent plutôt renvoyer à une occupation par des artisans, sans qu'il soit possible de rien affirmer pour la période considérée. Ainsi, il est difficile de dire si le plafond peint au rez-de-chaussée de la maison de 1298 [d] ornait un lieu d'apparat d'élites urbaines ou une salle vouée à une activité artisanale ou commerciale.

Ce décor à roses était-il porteur d'une signification particulière, qui pourrait nous aider à mieux comprendre le statut de l'immeuble et de ses occupants ? Il est, pour l'heure, très difficile de répondre à cette question. L'hypothèse d'un décor héraldique a été évoquée lors de la première découverte de ce type de plafond peint, en 1987 au 15 rue des Juifs : une coïncidence avait été suggérée entre les roses et les armoiries de la famille des Müllenheim, liée à la maison dans la deuxième moitié du XV[e] siècle[20]. Cette hypothèse ne peut plus être admise aujourd'hui, compte tenu du caractère sériel des plafonds peints à roses mis au jour à Strasbourg, mais aussi de la datation de ce type de décor, désormais reculée d'un siècle. En revanche, les motifs végétaux et floraux en général, et les roses en particulier, apparaissent comme des motifs décoratifs largement répandus en Alsace et dans l'aire rhénane tout au long du Moyen Âge : on les retrouve non seulement sur des plafonds strasbourgeois, tant en contexte domestique qu'en contexte religieux, mais aussi dans la peinture murale, la sculpture, le vitrail, l'enluminure, les céramiques de poêle. Dans les maisons du patriciat ou de l'aristocratie, il pourrait donc s'accorder avec un programme strictement décoratif, évoquant, par la suggestion et la répétition de formes végétales et florales stylisées, un jardin fleuri, particulièrement en vogue vers 1300 et dans la première moitié du XIV[e] siècle.

Maxime WERLÉ
DRAC Grand Est -
Service régional de l'archéologie
Palais du Rhin - 2 place de la République
67000 STRASBOURG

18 SCHWIEN, *op. cit.*, 2012, p. 169 et 173.

19 SEYBOTH, *op. cit.*, 1890, p. 27.

20 RIEB *et al.*, *op. cit.*, 1987, p. 163.